

Marcelin, qu'ce sont les lilas d'not jardin qu'les vents ont transplantés cheux vous.—Maintenant, brave homme, allez avertir les jardiniers du château de se rendre ici, et portez l'ordre à mes gens d'atteler tous mes chevaux aux chariots de l'orangerie. Il ne faut pas que l'illusion de votre maître ne soit que passagère ; ce ne seroit l'obliger qu'à demi...mais le jour baisse : nous n'avons pas de temps à perdre, allez : vous me rejoindrez tous ici."

Marcelin s'empresse d'exécuter les ordres qui lui sont donnés, et revient bientôt auprès de la duchesse avec ses jardiniers ; ils enlèvent, avec les plus grandes précautions, chaque pied de lilas, autour duquel ils laissent une masse de terre suffisante pour en couvrir toutes les racines : plusieurs chariots atelés s'avancent, et reçoivent ces masses énormes. Pendant cette longue et difficile opération, Marcelin, accompagné de plusieurs ouvriers du château, va déraciner entièrement le bosquet de son maître, et dispose des fosses profondes pour recevoir les nouveaux lilas. Enfin la nuit étant venue, et chaque habitant de Maintenon commençant à se livrer au sommeil, la duchesse fait transporter, à l'insu de tout le village, le nouveau bosquet roulant ; elle commande elle-même cette mystérieuse caravane, dirige tout avec tant de zèle, d'adresse et de bonté, que, le lendemain, l'aurore salue et dore de ses rayons le bosquet chéri de Collin-d'Harleville, tel absolument qu'il étoit avant l'orage. Chaque ouvrier, bien payé de son travail, l'est encore pour le secret, que lui recommande la duchesse.

Cependant le plaisir que goûtoit Collin-d'Harleville au sein de sa famille, étoit troublé par le souvenir de la tempête dont il avoit essuyé, la veille, une partie dans le voyage. Dès le lendemain il quitte Chartres, et s'empresse de rejoindre sa solitude ; il ne trouve sur la route que des traces effrayantes de l'orage de la veille : plus il approche de Maintenon, plus elles se multiplient. Enfin il descend de voiture, frappe en tremblant à sa porte, et les premiers mots qu'il adresse à son jardinier, sont pour s'informer de son bosquet.

“ Ah, sans doute, j'ai tout perdu ; tout doit être anéanti.— Non, non, Monsieur, rassurez-vous.—Eh, comment aurois-je été plus épargné que mes voisins dont je viens d'apercevoir le désastre épouvantable ?—Vous savez ben c'que c'est qu'un